



**HAL**  
open science

**Lire plume à la main. Lire et écrire à l'époque moderne  
à travers les ouvrages annotés du fonds ancien du  
Centre culturel irlandais de Paris**

Emmanuelle Chapron

► **To cite this version:**

Emmanuelle Chapron. Lire plume à la main. Lire et écrire à l'époque moderne à travers les ouvrages annotés du fonds ancien du Centre culturel irlandais de Paris. *Revue française d'histoire du livre*, 2010, 131, pp.45-68. halshs-01488649

**HAL Id: halshs-01488649**

**<https://shs.hal.science/halshs-01488649>**

Submitted on 13 Mar 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Emmanuelle Chapron, « Lire plume à la main. Lire et écrire à l'époque moderne à travers les ouvrages annotés du fonds ancien du Centre culturel irlandais de Paris », *Revue française d'histoire du livre*, 131, 2010, p. 45-68.**

Résumé. L'article propose une réflexion d'ensemble sur la pratique de l'écriture sur les livres à l'époque moderne, à partir d'une centaine d'ouvrages annotés de la bibliothèque du Centre culturel irlandais de Paris. L'étude s'attache à dégager les coordonnées d'une culture graphique, dans les fonctions qu'elle assigne aux différents espaces du livre. Dans la manière d'utiliser ces espaces se révèlent ensuite des « communautés de lecteurs » : lecteurs scolaires, aux annotations ludiques et instrumentales ; lecteurs savants, qui transforment l'ouvrage en outil de travail ; non-lecteurs peut-être, dont les interventions semblent se limiter à une inscription liminaire. Les *marginalia* donnent enfin matière à s'interroger sur la façon dont l'individualité du lecteur peut se construire et s'exprimer à travers un média aussi spatialement et formellement contraint que l'écriture dans les marges, et sur un objet que sa circulation dans des cercles plus ou moins larges prive souvent de tout caractère intime.

## Lire plume à la main.

### Lire et écrire à l'époque moderne à travers les ouvrages annotés du fonds ancien du Centre culturel irlandais de Paris<sup>1</sup>.

Emmanuelle Chapron

Aix Marseille Univ, CNRS, Telemme, Aix-en-Provence, France

J'ai acheté les œuvres de Varron imprimées par Henri Etienne en 1573 avec les annotations de Scaliger etc. Y sont notées dans la marge, d'une main inconnue, des leçons différentes et d'autres petites choses qui abîment un peu cet exemplaire. Mais je ne suis pas jaloux des livres. Ils doivent servir à leurs maîtres, qui ont tout le droit de les tacher en écrivant dans la marge ce qu'ils veulent pour leur commodité. Ceux qui tiennent les livres en respect font comme ceux qui ne sortent pas quand il pleut pour ne pas abîmer leurs chaussures.

Giuseppe Pelli Bencivenni, *Efemeridi*, série I, vol. I, p. 189, 28 novembre 1759.<sup>2</sup>

Les propos intimes de Giuseppe Pelli Bencivenni, haut fonctionnaire du grand-duc de Toscane, témoignent d'une habitude courante chez les lecteurs de l'époque moderne, celle de lire plume à la main. Lui-même n'hésite pas à apposer sur la page de garde des ouvrages de sa bibliothèque, à l'exemple de Montaigne, les réflexions nées de sa lecture<sup>3</sup>. De la simple précision bibliographique en page de titre aux annotations qui envahissent l'espace marginal de certains volumes, les expressions de cette pratique sont nombreuses dans les bibliothèques héritées de l'Ancien Régime. Le fonds ancien du Centre culturel irlandais, constitué au début du XIX<sup>e</sup> siècle d'ouvrages tirés des dépôts littéraires parisiens, en rassemble au moins une centaine<sup>4</sup>.

Liminaire ou marginale, la note jouit depuis une vingtaine d'années de l'attention des historiens<sup>5</sup>. Parce que les *marginalia* contribuent à éclairer la formation,

---

<sup>1</sup> Cette recherche a été menée dans le cadre d'une bourse attribuée en avril-juin 2009 et en juin 2010 par

<sup>2</sup> Biblioteca Nazionale Centrale, Florence, Nuovi Acquisti 1050 (nous traduisons).

<sup>3</sup> E. Chapron, « Les humeurs du lecteur. Pratiques du livre et hypocondrie savante à Florence au XVIII<sup>e</sup> siècle », in G. Buti, A. Carol (dir.), *Comportements, croyances et mémoires. Europe méridionale XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> s.*, Aix-en-Provence, PUP, 2007, p. 71-82.

<sup>4</sup> M. Caillet, « La bibliothèque du collège des Irlandais et son fonds de livres anciens », *Mélanges de la bibliothèque de la Sorbonne*, 1991, vol. 11, p. 151-163.

<sup>5</sup> J'utiliserai, par commodité, les termes « notes » et « annotations » au sens large, pour désigner tant les écritures marginales (« postilles » et « *marginalia* » *stricto sensu*) que celles qui figurent sur les pages de garde des ouvrages. Sur les questions terminologiques, W. H. Sherman, *Used Books. Marking Readers in Renaissance England*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2008. Parmi les ouvrages récents sur la question, *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, 2, juin 1999, *Le livre annoté* ; H. J. Jackson, *Marginalia : Readers writing in Books*, New Haven, Yale University Press, 2001 ; E. Barbieri

les intérêts intellectuels et les méthodes de travail de leurs auteurs, ceux des lecteurs célèbres – Ben Jonson, Voltaire, Jonathan Swift, Samuel T. Coleridge, Charles Darwin ou Stendhal, pour n'en citer que quelques-uns – ont fait depuis plusieurs décennies l'objet d'éditions critiques. Depuis le milieu des années 1980, les historiens se sont tournés vers les annotations de lecteurs moins connus, voire anonymes, entendues comme une source pour éclairer l'histoire du geste de lecture<sup>6</sup>. Qu'elles soient utilisées pour se repérer dans le volume, faciliter la mémorisation, apprivoiser un texte difficile, se révolter contre des thèses jugées dangereuses ou répondre à un auteur aimé, les notes manuscrites dévoilent en effet une partie des stratégies intellectuelles déployées par le lecteur dans sa rencontre avec le livre. L'exploration des marges de certains textes religieux, juridiques ou médicaux a ainsi permis de mieux comprendre les dynamiques matérielles et intellectuelles de leur appropriation et de leur transmission, tandis que l'on ne fait encore que découvrir la richesse du matériau pour la compréhension des conflits politiques et religieux des temps modernes<sup>7</sup>.

La possibilité de fonder une histoire de la lecture sur des traces aussi minces, souvent difficiles à dater et à attribuer, s'appuie sur l'interprétation des *marginalia* comme écritures. Loin d'être entièrement propre à l'individu, la prise de notes est en effet une pratique sociale qui s'inscrit dans la « culture graphique » de son époque, ensemble de normes et d'usages scripturaires qui se trouvent transmis par le système éducatif, déployés dans les inscriptions de l'espace urbain ou les conventions typographiques, déclinés par les traditions familiales, les milieux sociaux et les sensibilités religieuses, ressaisis par l'individu dans ses propres écritures, correspondances ou journaux<sup>8</sup>. Le cas particulier des *marginalia*, écriture née d'une

---

(dir.), *Nel mondo delle postille. Libri a stampa con note manoscritte. Una raccolta di studi*, Milan, C.U.S.L., 2002 ; V. Fera, G. Ferraù, S. Rizzo (éd.), *Talking to the text. Marginalia from papyri to print*, Messine, C.I.S.U., 2002 ; E. Barbieri, G. Frasso (dir.), *Libri a stampa postillati*, Milan, C.U.S.L., 2003 ; H. J. Jackson, *Romantic readers: the evidence of marginalia*, New Haven, Yale university press, 2005.

<sup>6</sup> Précurseur, dans cette perspective, le catalogue de l'exposition organisée à la Houghton Library en 1985 (R. E. Stoddard, *Marks in Books, illustrated and explained*, Cambridge, Harvard University, 1985).

<sup>7</sup> L'étude des annotations du catéchisme jésuite de la religieuse Prospera Corona Bascapè permet ainsi de suivre l'assimilation d'un texte emblématique de la Contre-Réforme (D. Zardin, *Donna e religiosa di rara eccellenza. Prospera Corona Bascapè, i libri e la cultura monastica nei monasteri milanesi del Cinque e Seicento*, Florence, Olschki, 1992). Voir D. Jacquart, C. Burnett (éd.), *Scientia in margine : études sur les Marginalia dans les manuscrits scientifiques du Moyen Age à la Renaissance*, Genève, Droz, 2005 pour les textes scientifiques, et les réflexions de K. Sharpe, *Reading Revolutions. The Politics of Reading in Early Modern England*, New Haven – London, Yale University Press, 2000 pour les textes politiques.

<sup>8</sup> Sur la culture graphique, outre les travaux pionniers d'A. Petrucci (*Jeux de lettres, formes et usages de l'inscription en Italie (XI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Ed. de l'EHESS, 1993), voir le numéro « Pratiques d'écriture », *Annales HSS*, juil.-oct. 2001, n° 4-5 et A. Bérroujon, *Les écrits à Lyon au XVIII<sup>e</sup> siècle. Espaces, échanges, identités*, Grenoble, PUG, 2009.

lecture, impose ainsi d'articuler deux champs historiographiques souvent dissociés : l'histoire de la culture graphique et des écrits du for privé d'une part, l'histoire des pratiques de lecture d'autre part<sup>9</sup>. Sans méconnaître la dimension unique de toute expérience de lecture, c'est dans ce dialogue entre des modèles partagés (manières de lire et usages sociaux de l'écriture) et la trajectoire du lecteur que doit se jouer l'interprétation du geste de l'annotation et des formes qu'elle prend.

La présente recherche est fondée sur une centaine de volumes conservés dans le fonds ancien du Centre culturel irlandais, constitué dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle et successivement enrichi à l'usage du nouveau Collège des Irlandais<sup>10</sup>. Les ouvrages couvrent toute la période du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec une surreprésentation du XVII<sup>e</sup> siècle, même si des annotations ont pu être portées ultérieurement sur les ouvrages<sup>11</sup>. Le caractère composite de la bibliothèque, constituée d'ouvrages tirés des dépôts littéraires parisiens, empêche d'y voir le reflet d'une culture communautaire, même si des noyaux cohérents y sont identifiables grâce aux *ex libris*<sup>12</sup>. Elle illustre malgré tout principalement les pratiques d'une élite intellectuelle d'Ancien Régime frottée aux traités de théologie, de controverse religieuse, de droit et d'histoire, avec une forte composante d'ouvrages en anglais provenant des fonds des établissements catholiques anglais, irlandais et écossais installés en France<sup>13</sup>.

L'étude des annotations dégage d'abord les coordonnées d'une culture graphique, dans les fonctions qu'elle assigne aux différents espaces du livre (pages de garde liminaires et finales, page de titre, marges supérieure et extérieure, espace interlinéaire). Il s'agit moins ici d'en dresser un inventaire<sup>14</sup> que d'insister sur les différentes formes d'articulation entre lecture et écriture qu'elles manifestent au sein du livre. Dans la manière d'utiliser ces espaces se révèlent ensuite des « communautés de lecteurs » : lecteurs scolaires, aux annotations ludiques et instrumentales ; lecteurs savants, qui transforment l'ouvrage en outil de travail ; non-lecteurs peut-être, dont les

---

<sup>9</sup> Sur cette tendance forte des travaux récents, R. Chartier, A. Messerli (éd.), *Lesen und schreiben in Europa 1500-1900 : vergleichende Perspektiven*, Bâle, Schwabe, 2000. E. Décultot (dir.), *Lire, copier, écrire. Les bibliothèques manuscrites et leurs usages au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, CNRS, 2003.

<sup>10</sup> Le nouvel établissement résulte de la fusion de plusieurs collèges irlandais, du collège écossais et du séminaire anglais de Paris (arrêté du Consulat, 24 vendémiaire an XI – 16 octobre 1802).

<sup>11</sup> Parmi les ouvrages datés, 21 sont parus au XVI<sup>e</sup> siècle, 55 au XVII<sup>e</sup> siècle, 17 au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>12</sup> M. Caillet, « La bibliothèque du collège des Irlandais », art. cit.

<sup>13</sup> Sur les 104 ouvrages retenus, 74 relèvent du champ religieux, 9 de l'histoire universelle et particulière, 7 de la littérature latine, 5 de la littérature moderne, 3 de l'histoire des voyages, le même nombre de la politique et du droit. 50 ouvrages sont en latin, 26 en anglais, le même nombre en français, un en espagnol et un en italien.

<sup>14</sup> On se reportera pour cela à l'excellente synthèse de H. J. Jackson, *Marginalia*, op. cit.

interventions semblent se limiter à une inscription liminaire. Autant de catégories qui ne sont pas figées, car l'on peut être un lecteur « scolaire » bien au-delà du temps de ses études. Les *marginalia* donnent enfin matière à s'interroger sur la façon dont l'individualité du lecteur peut se construire et s'exprimer à travers un média aussi spatialement et formellement contraint que l'écriture dans les marges, et sur un objet que sa circulation dans des cercles plus ou moins larges prive souvent de tout caractère intime. Ils témoignent en miroir d'un imaginaire de l'auteur auquel le lecteur se réfère tacitement lorsqu'il prend la plume pour se confronter à l'écrit et donner lui-même à lire. Histoire de la culture graphique, des manières de lire, des identités individuelles, sont les trois champs que cette enquête se propose d'éclairer.

## **I. Lire, écrire, lire.**

Il faut se garder de mettre en œuvre une distinction trop schématique entre les annotations manuscrites qui présupposent la lecture du texte et celles qui lui sont étrangères, et encore moins de projeter cette typologie sur la structure de l'ouvrage<sup>15</sup>. Si Edoardo Barbieri relève que la postille marginale est l'un des rares signes indubitables de la lecture d'un livre<sup>16</sup>, les marges accueillent bien des écritures qui ne lui doivent rien. Inversement, les espaces liminaires (contre-plat inférieur, pages de garde et de titre) sont un bon observatoire de la diversité des manières d'envisager les relations entre lecture et écriture. C'est là que se rencontrent la majorité des annotations : sur les cent quatre volumes étudiés, seuls deux portent uniquement des notes dans le corps du texte, sans traces liminaires, tandis que quarante ne présentent des traces écrites que sur les pages de garde. Cette dissymétrie s'explique par la confluence, en tête d'ouvrage, des marques d'appropriation (ex-libris, indications de provenance, repères du libraire et du relieur<sup>17</sup>), des reliefs de la lecture (extraits, index personnels) et de notes diverses, *a priori* étrangères à la lecture.

Ce premier type d'annotations est appelé par la présence de pages vierges dans un objet auquel la reliure assure une plus grande longévité qu'aux feuillets volants. D'une certaine manière, les notes de page de garde font partie des « écrits ordinaires »,

---

<sup>15</sup> Pour les manuscrits, voir A. Tura, « Essai sur les *marginalia* en tant que pratique et documents », in D. Jacquart, C. Burnett (éd.), *Scientia in margine*, *op. cit.*, p. 261-387.

<sup>16</sup> A l'inverse du livre non découpé, qui témoigne sans ambages de sa non lecture (E. Barbieri, G. Frasso (dir.), *Libri a stampa postillati*, *op. cit.*).

<sup>17</sup> Sur les marques de libraire, J. Blatchly, « Ipswich Town Library », *The Book Collector*, 35, 1986, p. 191-198.

de ces « écritures sans qualité », étroitement liées aux travaux et aux jours de l'existence quotidienne, « sans finalité esthétique ni destinataires autres que celui qui écrit et ceux qui lui sont étroitement liés »<sup>18</sup> : événements familiaux, notes de blanchisserie, brouillons de lettres, de sermons ou de discours académique. La conservation de ces écritures est une donnée qu'il ne faut pas systématiquement interpréter comme le résultat d'une volonté du scripteur. Ecrire sur un livre peut manifester le souci de protéger à long terme une information importante, mais également, plus simplement, celui d'en faciliter la conservation et le repérage à court terme. La liste des ouvrages prêtés à la princesse de Bournonville qui figure sur le contre-plat des *Œuvres de maistre Alain Chartier* (Paris, 1617) est un exemple de ces informations « périssables » qu'on avait eu besoin, pendant un temps, de pouvoir retrouver rapidement<sup>19</sup>. A la limite, le livre a pu être utilisé comme un vulgaire bout de papier pour transmettre silencieusement un message anodin : « do you know who wile / be our Professor », porte le contre-plat supérieur du *Choice manual containing what is to be believed...* de Jeremy Taylor (Londres, s.d.), sans doute utilisé dans les classes<sup>20</sup>.

Au-delà de cette réflexion sur les usages temporels du support imprimé<sup>21</sup>, il faut s'interroger sur les liens qui se nouent entre le texte écrit et le texte imprimé. Dans quelle mesure le contenu de l'ouvrage, tel qu'il est précisément ou vaguement perçu par le propriétaire du livre, influence-t-elle la nature des informations déposées sur les pages liminaires ? Les historiens ont depuis longtemps relevé le lien entre l'écriture de la mémoire familiale et les ouvrages religieux. Non seulement les Bibles et recueils de prières circulent entre les générations pour leur éducation et leur édification, mais ils suscitent une lecture respectueuse qui embrasse les écritures qui y sont rassemblées. C'est en tête d'un ouvrage de piété calviniste très répandu (la onzième édition de Nicholas Byfield, *The Marrow of the oracles of God*, Londres, 1640), que P. Soulet a pris note de la naissance de son fils Pierre, le 10 juillet 1693, et de son baptême « chez Monsieur / l'Ambassadeur d'Hollande »<sup>22</sup>. On n'a pas trouvé trace d'un exil de la famille Soulet vers le refuge anglais : mais la possibilité linguistique de l'accès au texte

---

<sup>18</sup> R. Chartier, A. Messerli (éd.), *Lesen und schreiben in Europa*, op. cit., p. 12. Voir également D. Fabre (dir.), *Ecritures ordinaires*, Paris, BPI-POL, 1993.

<sup>19</sup> Centre culturel irlandais, Fonds ancien [désormais CCI], B 361.

<sup>20</sup> CCI, A 291.

<sup>21</sup> Voir, pour les écrits du for privé, celles de F.-J. Ruggiu, M. Figeac, L. Sfiligoi, G. Soualhine, « Un objet usuel ? Marques, signes, signatures sur les manuscrits d'écrits du for privé dans le sud-ouest de la France à l'époque moderne », in M. Cassan, J.-P. Bardet, F.-J. Ruggiu (dir.), *Les écrits du for privé. Objets matériels, objets édités*, Limoges, PULim, 2007, p. 133-150.

<sup>22</sup> CCI, A 285.

importe sans doute dans ce cas moins que sa nature. D'autres accollements témoignent à l'inverse de textes « morts ». Sur les gardes de la *Suite de l'Histoire universelle* de Bossuet (Paris, 1744) ont été portés des épisodes résumés des aventures de Robison Crusoé<sup>23</sup>. La très laborieuse tentative de traduction en français de l'un de ces épisodes (la construction d'un four par Robison) témoigne d'une faible connaissance de notre langue qui explique peut-être la déqualification de l'ouvrage, utilisé comme un simple carnet de notes.

Un second ensemble de cas est celui des maximes ou citations copiées dans les premières pages du volume et dont la relation au texte imprimé est loin d'être toujours évidente<sup>24</sup>. Certaines semblent éclairer l'angle sous lequel le lecteur a abordé le texte. Même si ce n'est pas le cas, elles conditionnent d'une certaine mesure les lectures ultérieures en proposant une ligne d'interprétation privilégiée de l'ouvrage. Ainsi, le traité de Cornelius Burges sur le zèle religieux (Londres, 1625) s'ouvre sur une citation manuscrite du traité du cardinal Reginald Pole, *De Summo pontifice Christi in terris vicario ejusque officio et potestate* (Louvain, 1569) :

Parole  
du Card. Pool.  
Dans le choix des  
Pasteurs, il faut avoir  
plus d'égard au zele  
que les personnes ont  
pour la Religion, qu'aux  
autres qualites : Tract. [corr. de Traité]  
sur le <de> summo Pontifice<sup>25</sup>.

Le texte ne semble plus devoir être abordé comme un simple ouvrage de dévotion consacré au zèle du fidèle, mais également comme un manuel de préparation à l'état ecclésiastique. De la même manière, les *Censures et conclusions de la faculté de théologie de Paris, touchant la souveraineté des rois, la fidélité que leur doivent leurs sujets, la sûreté de leurs personnes, & la tranquillité de l'Etat* (Paris, 1717) conservent

---

<sup>23</sup> CCI, B 1825.

<sup>24</sup> Il ne faut pas les confondre avec les devises (*motto*) qui complètent les *ex libris* sur la page de titre, de manière assez courante aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle, comme l'*Amor meus caritas* que l'on trouve à deux reprises en tête de N. Winzet, *Flagellum sectariorum...*, Ingolstadt, D. Sartorius, 1582 (CCI, B 245) (D. Pearson, *Provenance Research in Book History. A Handbook*, Londres, 1998 (1<sup>ère</sup> éd. 1994)).

<sup>25</sup> CCI, A 213 : C. Burges, *The fire of the sanctuarie uncovered, or, A tract of zeale*, Londres, 1625, p. -4.



le texte manuscrit de la centurie IX-49 de Nostradamus, réputée annoncer l'exécution de Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre. Dans ce cas, le texte n'est pas directement écrit sur la page de garde, mais sur un feuillet qui y collé. Il porte encore des marques de pliure, ce qui laisse penser qu'il a circulé indépendamment de l'ouvrage. Quoi qu'il en soit, le rapprochement des deux textes n'est pas anodin : l'ombre du roi mort invite le lecteur à douter d'emblée de l'efficacité des postures institutionnelles<sup>26</sup>.

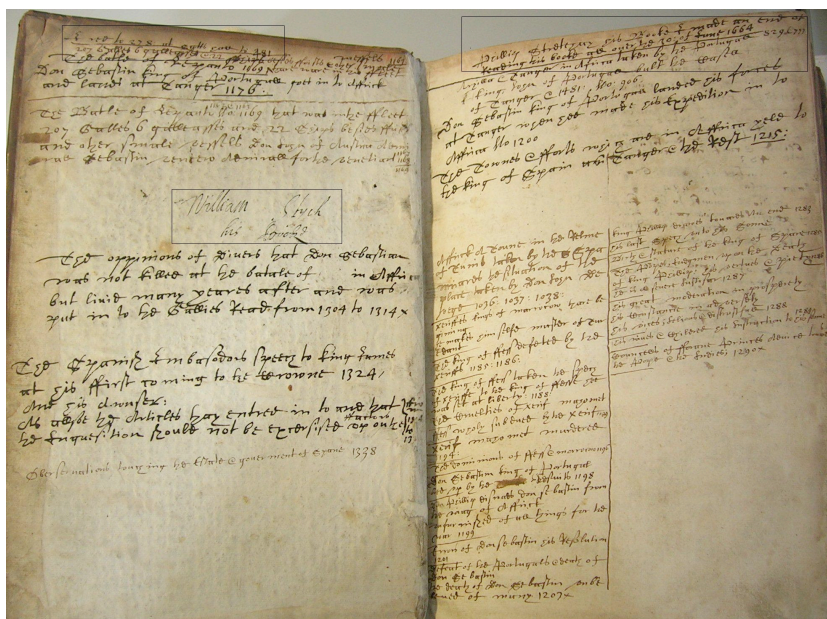
Au cours de la lecture, les pages de garde servent également à capitaliser l'information et les idées qui germent à son contact. Les index dressés par les lecteurs permettent de retracer le mouvement de la lecture : non seulement dans son mouvement global, plus ou moins linéaire, mais également dans son rythme, des passages vite parcourus à ceux sur lesquels se concentre l'attention du lecteur. La liste de numéros de page qui figure sur la garde des *Œuvres de maistre Alain Chartier* : « Des Ecossois p. <12>. 49. 51. 53. 55. 56. 57. 58. 59 / 60. 61. 63. 67. 68. 98. 102. 158. 159. 169 » renvoie à des passages de l'*Histoire de Charles VII* qui mentionnent les souverains ou le peuple écossais<sup>27</sup>. Dans le corps de l'ouvrage, les passages ont été individualisés par un large trait vertical au crayon. L'index est ici la trace d'une lecture continue, exhaustive et orientée. Dans d'autres cas, les annotations montrent comment la logique de l'écriture peut mettre à mal la linéarité de la lecture. Le monumental index dressé par le lecteur de la *Generall historie of Spaine* (Londres, 1612) s'étend sur le contre-plat inférieur, le contre-plat supérieur et sur deux cahiers de cinq feuillets reliés au début et à la fin du volume (ill. 1). Le lecteur y décrit l'avancement de sa lecture : « I red to 278 at scotts hall to 481 » puis « Phillip Strehay his Booke I made an end of / reading this booke all over on the 30 of June 1664 »<sup>28</sup>.

---

<sup>26</sup> « Gand et Bruxelles marcheront contre Anvers / Senat de Londres mettront a mort leur Roy / Le sel et vin luy seront a l'envers / pour eux avoir le regne en desaroy » (CCI, C 193, feuillet collé p. -2).

<sup>27</sup> CCI, B 361.

<sup>28</sup> Un ex-libris annonce bien « William Stych / his Book », mais c'est une fausse piste, car l'écriture diffère de celle des annotations.



Ill. 1. Index dressé par Philip Stretchay sur L. Turquet de Mayerne, *The Generall historie of Spaine...*, Londres, A. Islip and G. Eld, 1612 (CCI, D 217).

L'index n'est, dans sa rédaction, pas très original : le lecteur se contente généralement de recopier le *marginale* imprimé ou d'en combiner plusieurs en une seule entrée. Il relève plus rarement les termes du texte, sauf dans le cas des batailles (nombre de chevaux et de soldats) ou d'épisodes qui semblent l'avoir particulièrement marqué, comme l'ablation de la langue du confesseur du roi d'Aragon, l'évêque de Giron, coupable d'avoir brisé le secret de la confession. L'extraordinaire est dans la masse d'informations récoltées – l'index compte près de 140 entrées – et dans le souci de son organisation, globalement thématique. A rebours de ce qu'indique Stretchay sur l'avancement de sa lecture, l'organisation des rubriques et la succession des plumes et des encres (larges et fines, noire et marron) montre qu'il ne lit pas linéairement, mais qu'il opère des retours en arrière pour compléter les thèmes traités. Ainsi, sur le f° 1 du premier cahier, consacré aux affaires marocaines, il saisit des entrées correspondant aux pages 777, 829 et 906 ; puis 1200 et 1215 ; puis, revenant en arrière, des pages 1036 à 1038 ; enfin, assez densément, des pages 1182 à 1196. Malgré tout, la disposition thématique n'est pas complètement respectée, car pris dans la dynamique de la lecture et de la prise de notes, le lecteur ajoute souvent des entrées étrangères au thème principal. Dans la même colonne, et toujours de la même plume, il passe directement à un autre thème, celui du destin mystérieux de Don Sébastien du Portugal (p. 1198 à 1203). Seule

une étude graphique plus poussée permettrait de reconstituer précisément le cheminement du lecteur dans le texte.

Les notes laissées sur le paratexte imprimé (index, table des matières, *errata*) contribuent également à éclairer le maniement du volume, au-delà de ce que laissent imaginer les seuls dispositifs typographiques<sup>29</sup>. Les soulignements, flèches ou croix qui ponctuent l'index des *Œuvres* de saint Justin (1593) suggèrent que le lecteur l'a utilisé comme un moyen pour entrer dans l'ouvrage. Vingt-quatre entrées sont relevées, et treize passages font ensuite l'objet d'un marquage dans le texte<sup>30</sup>. On imagine une lecture exhaustive de l'index, suivie d'une consultation partielle de l'ouvrage, plus ou moins concluante. La reconstitution des usages du paratexte est parfois plus problématique. Un lecteur a corrigé son exemplaire des *Eloges de nos rois et des enfans de France* d'Hilarion de Coste (Paris, 1643) en s'aidant des « Additions » signalées à la fin du volume. Le processus d'annotation reste pourtant obscur : le lecteur se reporte-t-il aux *errata* lorsque son attention est attirée par une erreur supposée (mais certaines corrections ne le justifient pas) ou a-t-il lu les *errata* comme le reste (mais on s'explique mal dans ce cas qu'il ait négligé de corriger des erreurs particulièrement gênantes, comme une confusion entre Genève et Grenoble) ?

## II. Communautés de lecteurs.

A l'intérieur de cette culture graphique partagée, et malgré l'anonymat définitif de la plupart des scripteurs, il est possible de percevoir des groupes que caractérisent des usages communs de l'écriture sur les livres.

### 1. Lectures savantes.

Le plus évident, et le moins homogène, est celui des lecteurs que l'on peut qualifier de « savants ». Les traités sur « l'art d'étudier » qui se multiplient à partir du XVI<sup>e</sup> siècle ont théorisé pour eux les fonctions de l'annotation (soutenir l'attention,

---

<sup>29</sup> H.-J. Martin, *La naissance du livre moderne, XIV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles : mise en page et mise en texte du livre français*, Paris, Cercle de la librairie, 2000.

<sup>30</sup> CCI, D 302.

favoriser la mémorisation, faciliter l'exploitation ultérieure du texte) et ses frontières, admettant les notes muettes (symboles, croix, flèches) mais rejetant dans l'indignité certaines pratiques comme le trait d'ongle ou la page cornée<sup>31</sup>. Ce qui caractérise ces lecteurs savants n'est pas une forme d'écriture particulière, mais leur capacité à mobiliser une palette d'outils graphiques adaptée à la diversité de leurs modes de lecture (philologique, stylistique, historique ou religieux) du texte imprimé.

Soit deux exemples, pris dans les domaines cultivés au XVI<sup>e</sup> siècle par les élites lettrées, la Bible et les auteurs classiques. Le premier est un Nouveau Testament anglais de 1538, aux marges encombrées de notes imprimées et interfolié pour augmenter l'espace du lecteur<sup>32</sup>. Celui-ci a travaillé de plusieurs manières sur l'ouvrage. Le premier type d'intervention est l'introduction d'outils de repérage. En haut de chaque colonne, le lecteur a inscrit le numéro du chapitre et reporté dans la table des matières, pour chaque livre biblique, le nombre total de chapitres. Au-delà de son utilité pratique, ce genre de décompte participe aux exercices calculatoires prisés par les érudits<sup>33</sup>. Le lecteur s'est ensuite prêté à une analyse des types d'énoncés présents dans l'Évangile de Matthieu, utilisant pour cela un ensemble de symboles dont il place le mode d'emploi à l'encre rouge sur le premier interfolio (ill. 2) :

Dans ce qui suit, vous trouverez marqué d'une certaine manière là où l'évangéliste parle de lui-même, ou là où il rapporte les mots d'autrui : quand il emploie ses propres mots, vous trouverez une demi-lune, et quand il rapporte les mots d'autrui, une lune entière<sup>34</sup>.

La confection de codes graphiques s'inscrit dans une tradition à laquelle les précédents antiques, de Suétone à Diogène Laërce, confèrent une pleine légitimité savante<sup>35</sup>.

---

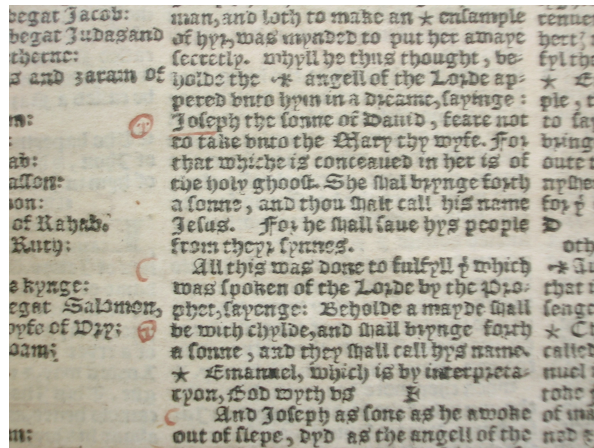
<sup>31</sup> J.-C. Chatelain, « Humanisme et culture de la note », in *Revue de la BnF*, 2, juin 1999, p. 26-36.

<sup>32</sup> CCI, B 258. L'ouvrage a appartenu à la bibliothèque du séminaire anglais de Paris.

<sup>33</sup> B 258, f<sup>o</sup> 1 v<sup>o</sup>. Sur les pratiques de décompte qui valent également pour les auteurs classiques, W. H. Sherman, *Used Books*, *op. cit.*, p. 83.

<sup>34</sup> *Ibid.* « Here after shall you fynd by certayn / markes, when the evangelist doth / speke of him selff, or doth report y<sup>e</sup> / wordes of other, as when he spakith / his owne wordes, ye shall have half / a mone, and when he reportith / the wordes of other, a hole mone ». Le système de marques se poursuit jusqu'à Mt 5,3, puis reprend à Mt 8-12, plus irrégulièrement.

<sup>35</sup> Voir par exemple ce qu'en dit le jésuite italien Francesco Sacchini, *De ratione libros cum profectu legendi libellus*, Rome, 1613 (trad. fr. *Moyens de lire avec fruit*, 1786).



### Ill. 2. Les modes d'énoncés dans l'Évangile de Mathieu (CCI, B 258)

Le troisième type d'intervention est le relevé des concordances thématiques, sur le modèle des recueils de lieux communs qui se multiplient à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Dans l'Évangile de saint Jean, le lecteur souligne une série de passages relatifs au pain, signalés à deux reprises par la *marginale* manuscrit [*bread*]. Il en reporte les références sur un interfolio (f<sup>o</sup> lxxx + 1), dans un tableau qui rassemble également des passages sur la figure de l'enfant, de l'élection et du grain. Le travail sur les *loci communes* est un des exercices centraux de la formation et de la pratique intellectuelle de la Renaissance ; mais il matérialise également un principe essentiel des études bibliques, celui de l'autoexplication des écritures saintes, les textes s'éclairant par des renvois mutuels. Si les autorités anglaises interdisent régulièrement à cette époque l'impression de *marginalia* explicatifs ou interprétatifs, suspects d'hétérodoxie, les citations croisées restent encouragées dans les nouvelles traductions de la Bible<sup>36</sup>. Comme le souligne Ann Moss, le lieu commun sert alors « de paradigme pour la lecture de textes bibliques, de terrain de bataille dans la controverse et de fondation pour un nouveau style de prédication »<sup>37</sup>.

Le lecteur porte enfin sur les interfolios un ensemble de commentaires sur le texte biblique, auxquels renvoient des numéros glissés dans la page imprimée. Certaines notes confinent à la paraphrase, d'autres éclairent la symbolique biblique (« De l'or

<sup>36</sup> W. W. Slights, *Managing readers: printed marginalia in English Renaissance Books*, Ann arbour, University of Michigan press, 2001, p. 105. Le lecteur porte sur les marges un certain nombre de références croisées. Par exemple, devant 1 Co 1, 19 (« Car il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages... »), la note [essay 29] renvoie à Is 29, 14 (« La sagesse des sages se perdra et l'intelligence des intelligents s'envolera »).

<sup>37</sup> A. Moss, *Les recueils de lieux communs : méthode pour apprendre à penser à la Renaissance*, Genève, Droz, 2002 (1<sup>ère</sup> éd. angl. *Printed commonplace-books and the structuring of Renaissance thought*, Oxford, Clarendon press, 1996), p. 224.

pour un roi, de l'encens pour un prêtre, de la myrrhe pour un homme », Mt 2, 11). On trouve également des réflexions religieuses (« laisse les princes faire ce qu'ils veulent contre l'élu de Dieu, car le Seigneur sauvera ceux qu'Il a choisis », Mt 2, 12) et politiques (« en changeant de roi, on en gagne rarement un meilleur », Mt 2, 22). Le propos de ces annotations reste obscur : s'agit-il de réflexions personnelles, de notes prises à l'écoute ou en préparation d'un sermon ?<sup>38</sup> Les doit-on à un étudiant en théologie ou à un prédicateur ?

Cette pluralité des entrées dans le texte se retrouve dans un exemplaire des *Vies des douze Césars* de Suétone (Genève, 1595)<sup>39</sup>. Le lecteur, un certain Simonius, y développe à la fois une lecture philologique (il intervient à plusieurs reprises dans les marges pour proposer des corrections ou leçons différentes du texte), historienne (par des citations d'autres historiens antiques, Pline ou César, qui complètent ou corrigent le récit suétonien) et chronologique (en datant systématiquement les événements mentionnés, à l'aide des longs tableaux de concordance entre le calendrier *ab urbe condita*, la succession des consuls et l'âge des protagonistes, placés dans les marges inférieures de l'ouvrage).

## 2. Lectures juvéniles.

Le deuxième groupe uni par des pratiques communes du livre est celui des étudiants. Le nouveau Collège des Irlandais hérite d'un certain nombre de volumes provenant des collèges d'Ancien Régime qui permettent de distinguer les traits propres d'une écriture juvénile. Celle-ci est d'abord le fruit de l'institution : l'habitude d'annoter les ouvrages et d'en faire des extraits se prend à cette époque dès l'âge scolaire. Dans son traité des études (*De ratione studii*, 1511), Erasme confère à ces pratiques une légitimité d'outil pédagogique qu'elles conservent pendant toute l'époque moderne. Jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, les textes classiques au programme dans les collèges sont d'ailleurs imprimés avec de grandes marges et un large espace interlinéaire pour permettre à l'écolier d'inscrire la construction de la phrase, la traduction et les

---

<sup>38</sup> Sur les pratiques de la Bible dans la liturgie protestante, P. Stallybrass Peter, « Books and Scrolls. Navigating the Bible », in J. Andersen, E. Sauer (éd.), *Books and Readers in Early Modern England. Material Studies*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2002, p. 42-79.

<sup>39</sup> CCI, C 338. L'ouvrage a appartenu à la bibliothèque des bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur.

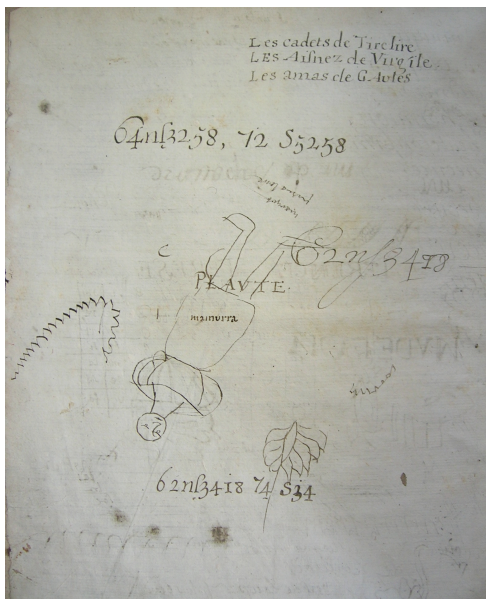
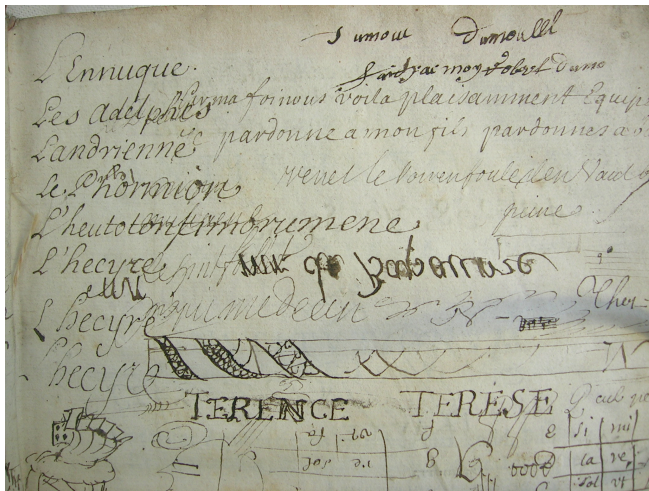
remarques les plus importantes du professeur<sup>40</sup>. En dehors du cadre strictement pédagogique, ces pratiques entretiennent une réelle familiarité du lectorat juvénile avec l'objet-livre. Celle-ci se manifeste surtout dans les premières pages des volumes, qui accueillent toutes les plumes dissipées, toutes les fantaisies graphiques, mais forment également un espace de sociabilité juvénile et d'affirmation personnelle. Prenons une édition des *Institutions* de Justinien par Théophilus Antecessor (Paris, 1657) qui a appartenu à la maison Saint-Charles de la congrégation de la Mission<sup>41</sup>. Sans toucher au texte, les élèves ont couvert les contre-plats et gardes de nombreux dessins et inscriptions. Profils d'hommes au chapeau, signatures, prénoms féminins (Térèse, Madelon), maison à cheminée fumante, frises à l'antique, fleurs, portées musicales voisinent avec des créatures à queue de serpent et tête de fleur. Des vers à la mode permettent de dater les inscriptions des années 1670<sup>42</sup>. Les étudiants font de ces pages un laboratoire de jeux de mots : suite de mots latins dont les initiales reprennent les treize premières lettres de l'alphabet, alphabets phonétiques, anagrammes (Louvois / voile de loup), messages codés dont la clé est contenue dans le mot « Monsieur »<sup>43</sup> et dont la tentative la plus aboutie est le message « 64nS3257 d2 C4964593m / 2st, 3nS4t », en contre-plat supérieur, que l'on peut traduire par « monsieur de Cozmouzin / est in [*sic*] sot ». Ces jeux de mots reflètent une culture profondément nourrie par les références antiques. À côté d'une très sérieuse liste des pièces de Térence (de l'*Eunuque* à l'*Hécyre*, en passant par les *Adelphes*, le *Phormion* et l'*Héautontimorouménos*, difficilement orthographié), des titres travestis forment autant de devinettes : *Les cadets de Tirelire* (décades de Tite-Live), *Les Aisnez de Virgile* (Enéide), *Les amas de Gaules* (l'*Amadis de Gaule*) (ill. 3).

<sup>40</sup> M.-M. Compère, M.-D. Couzinet, O. Pédeflous, « Éléments pour l'histoire d'un genre éditorial. La feuille classique en France aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », *Histoire de l'éducation*, 124, oct.-déc. 2009, p. 27-49.

<sup>41</sup> CCI, C 179. La maison Saint-Charles est un pensionnat de jeunes collégiens. Elle disparaît à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et n'a laissé aucune archive qui permettrait d'en reconstituer la bibliothèque.

<sup>42</sup> Le premier et le dernier vers de la comédie en un acte du sieur de Hauteroche, *Le Deuil*, représentée pour la première fois en 1672 (« Par ma foi nous voila plaisamment equipés » / « Je pardonne a mon fils pardonne a Babet ») sont commentés d'un : « Venes le voir en foule il en vaut bien la peine ». La phrase musicale « le héros que j'attends ne [reviendra-t-il pas] » est tirée de l'opéra de Lully *Alceste ou le triomphe d'Alcide*, créé en 1674 à Versailles.

<sup>43</sup> Par exemple, dans la combinaison 64ns3258, le 6 est placé pour « m », le 4, 3, 2, 5, 8 respectivement les lettres o, i, e, u et r. Plusieurs clés sont présentées sur le même modèle : 62ns3418, 64ns3257 ou, de manière plus explicite, sur la garde de fin de volume, dans une table de concordance.



Ill. 3. Fantaisies juvéniles sur Theophilus Antecessor, *Opera*, Paris, V<sup>ve</sup> M. Du Puis, 1657 (CCI, C 179, garde inférieure, r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>).

Les jeux d'écriture envahissent parfois le corps des ouvrages, comme sur le *Gradus ad Parnassum* de la famille Berkeley. L'exemplaire du célèbre dictionnaire poétique latin porte d'innombrables annotations attribuables aux fils et neveux de l'évêque anglican et philosophe George Berkeley, qui s'installe en en 1734 dans le diocèse de Cloyne, à 20 miles de Cork<sup>44</sup>. Nombre de ces annotations sont précisément datées, pour la plupart entre 1747 et 1752, temps de formation des jeunes gens et de cohabitation joyeuse des familles, avant la mort de William, fils de George, en 1751, le départ de son frère George pour Christ College, la renonciation de l'évêque à sa

<sup>44</sup> A. A. Luce, *The Life of George Berkeley Bishop of Cloyne*, Londres, Thomas Nelson and Sons, 1949. A. Campbell Fraser, *Life and letters of George Berkeley*, Oxford, Clarendon Press, 1871.



fonction et le départ de toute la famille pour Oxford. William, neveu de l'évêque, annote l'ouvrage en 1761 et sans doute jusqu'en 1765 : on trouve sur les marges, de sa main, la mention du mariage de George III et de la naissance du futur George IV<sup>45</sup>.

Comme les *Institutiones* de Justinien, le *Gradus* est un espace de sociabilité juvénile qui déborde sur les marges. De très nombreux amis des jeunes gens signent sur le volume, dont certains plusieurs fois et en fratrie comme Thomas et Catherine Luby, Maria et William Lumley, Edward Supple, Richard Longfield ou James Uniacke. C'est là toute la joyeuse compagnie de la baronnie d'Imokilly, où la demeure épiscopale jouxte les maisons et châteaux de la noblesse locale. Le diaire de William Berkeley, neveu de l'évêque, témoigne de l'intense sociabilité qui entoure la « manse house », concerts, soirées, sur laquelle le *Gradus* offre un aperçu original à la hauteur de la jeune génération. Ce *Liber amicorum* porte la marque des amitiés et des rivalités, des attirances et des tensions. C'est un terrain de séduction – dans la marge de la page 10, une inscription, « vous avez la clef », encadre le dessin d'un cœur entourant une serrure – mais également des règlements de comptes des jeunes gens, comme en témoignent les annotations : « Kit Lumley is a wicked abandoned profligate / wretch » ou « Miss De Voirez you go to hel ».

Etroitement lié à la vie sociale de la jeunesse de Cloyne, l'ouvrage est avant tout un instrument de travail, qui témoigne des pratiques pédagogiques en usage dans le monde anglophone du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les lecteurs en couvrent les marges d'une centaine de phrases latines plus ou moins longues. Il est difficile de reconstituer la genèse de ces écritures, dont le rapport au texte n'est pas toujours évident et dont seul un petit nombre est directement tiré des auteurs classiques, Horace, Phèdre, Macrobe ou Virgile<sup>46</sup>. S'agit-il pour les autres de phrases modèles proposées par le maître pour faciliter l'apprentissage du vocabulaire et de la grammaire latine ? D'une pratique personnelle de la versification latine ? De sujets de compositions ? L'écriture est souvent amorcée par le texte : ainsi, l'article *Formicae* (fourmis) suscite quelques vers marginaux, dont les ébauches et les variantes sont posées dans les pages alentour :

Sicut apes sedulo volitant per florea rura  
carpentes violas formicae ac agmine nigro

---

<sup>45</sup> CCI, B 1010, *Gradus ad Parnassum*, s.l., s.d., p. 478 (« William Berkeley his hand 1761 / raining hard »), p. 475 et 752 (« Mem. On Wednesday the 18<sup>th</sup> Day of August 1762 / a British Prince was Born »).

<sup>46</sup> Par exemple « Virtus est vitium fugere », p. 42 (Horace, *Épîtres*, I, 1) ou « Heus, inquit, linguam vis meam praecludere », p. 346 (Phèdre, *Fables*, I, 23).

L'inspiration virgilienne, évidente dans ces vers, témoigne de la manière de travailler des jeunes gens, forgée par l'imitation des grands auteurs dont ils reprennent les expressions et les tournures. Mais un grand nombre d'annotations n'entretiennent pas de relation évidente avec le texte : elles se présentent comme des maximes, des réserves de formules poétiques ou des ébauches de poèmes dont les ratures se prolongent sur plusieurs pages.

### 3. Lectures partisans.

Tout en perpétuant des traditions pédagogiques et intellectuelles, les *marginalia* constituent des espaces de liberté où s'expriment des réactions d'humeur et où s'élabore une réflexion originale. La manifestation de ce sens critique n'est pas uniforme tout au long de la période : elle obéit, tout en (s')en jouant, aux codes graphiques de son époque.

Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, le développement de la presse et le rôle joué par les pamphlets dans les conflits politiques et religieux offrent aux lecteurs de nouveaux modèles d'expression. Les annotations portées sur les ouvrages relatifs aux polémiques jésuitiques et jansénistes françaises, ainsi que sur ceux qui concernent les controverses politico-religieuses du XVII<sup>e</sup> siècle anglais, mettent en lumière la manière dont le lecteur coule sa critique dans une grammaire typographique familière (page de titre, index, *marginalia* imprimés), en la détournant de son sens. On en prendra pour exemple une édition de 1656 du *Liber theologiae moralis* du jésuite Escobar y Mendoza, annotée par des lecteurs jansénistes<sup>48</sup>. Un des premiers lieux où se joue la « bataille pour l'autorité<sup>49</sup> » est le renvoi inter- ou intratextuel imitant la disposition d'un *marginalie* imprimé. Quand l'auteur, à la question « Est-ce pécher que de louer sa maison à un couple infidèle ? », répond « non » ici, le contraire un peu plus loin, un lecteur épingle la dissonance dans la marge : « vide contra/rium Pag. / 361 n. 58 », « vide contra/rium.

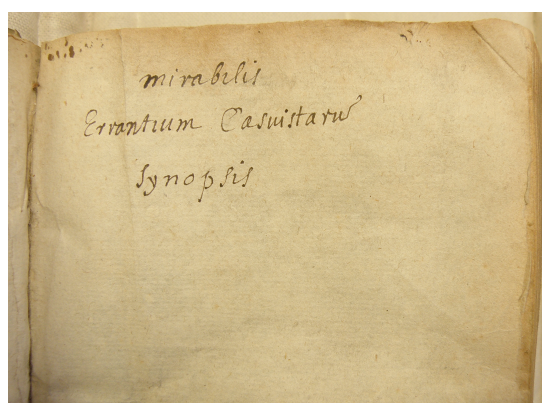
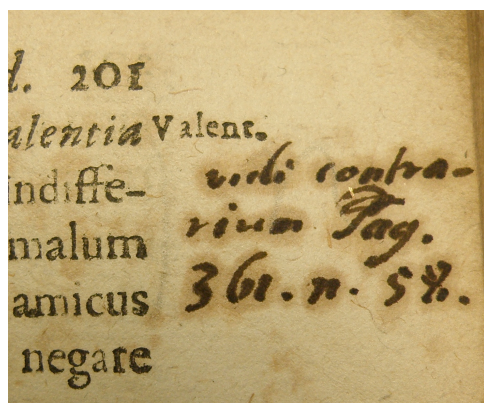
---

<sup>47</sup> CCI, B 1010, p. 302 : « Comme les abeilles volètent avec zèle dans les champs fleuris, / Goûtant les violettes, les fourmis en noire colonne / Sans paresse s'attachent à l'ouvrage et prudentes, travaillent ».

<sup>48</sup> CCI, B 1152. Le jansénisme des lecteurs ne fait pas de doute : entre les pages 1156 et 1157 sont interfoliés deux feuillets imprimés énumérant les passages cités dans les *Provinciales* de Pascal.

<sup>49</sup> L'expression d'E. B. Tribble (*Margins and marginality : the printed page in early modern England*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1993) concerne le potentiel contestataire des *marginalia* imprimés.

Pag. / 201 n. 98 » (ill. 4). Brève et sobre, l'intervention n'en est pas moins efficace dans sa dénonciation de la plasticité morale des confesseurs jésuites. Le jugement définitif de l'ouvrage se présente, lui, sous les apparences d'un faux-titre. Placé sur la première garde et globalement centré, il énonce simplement : *Mirabilis / Errantium / Casuistarum / Synopsis* (« Etonnant inventaire des casuistes fourvoyés »).



Ill. 4. Antonius de Escobar y Mendoza, *Liber theologiae moralis*, Lyon, 1656 (CCI, B 1152)

A partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, les marges se remplissent d'annotations au ton différent, plus personnel, plus librement critique à l'égard du texte. Le lecteur qui porte de virulentes annotations au *De Antiquitate Britannicae ecclesiae* de Matthew Parker (Hanovre, 1605) s'attaque à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à un ouvrage qui a joué un rôle important dans la mobilisation de l'écriture historique au service de la réforme élisabéthaine<sup>50</sup>. Dès la page 6, au début du récit d'une christianisation de l'île qui met en avant les dynamiques indigènes au détriment des impulsions romaines, il annote :

Mais tout cela, lecteur sincère, ne sont que des paroles, qui ne sont étayées par aucun témoignage comme tu pourras t'en rendre compte de manière exacte et évidente si tu lis attentivement Bède, G. Malmes, les lettres de saint Grégoire, Jean Diacre, Ranulphe roi de Mercie, Spelman Concil[ia], Camden, Bale, Foxe, Holinshed, Godwin, Jewell, Whitaker.<sup>51</sup>

<sup>50</sup> Sur l'ouvrage, I. Guyot-Bachy, « Réforme, identité nationale et sources médiévales : Matthew Parker et le *Memoriale historiarum* de Jean de Saint-Victor », in D. Bohler, C. Magnien Simonin (éd.), *Ecritures de l'histoire (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle)*, Genève, Droz, 2005, p. 417-432. Les références citées par le lecteur permettent dater les interventions, au plus tôt, des années 1770. L'ouvrage a précédemment appartenu à Abel-Louis de Sainte-Marthe, général de l'Oratoire en 1669, puis au séminaire Saint-Magloire de la congrégation de l'Oratoire.

<sup>51</sup> M. Parker, *De Antiquitate Britannicae ecclesiae*, Hanovre, apud Claud. Marnium et haeredes Joannis Aubrii, 1605 (CCI, D 203), p. 6. « Hoc autem / omnia, Candide / lector, mera verba / sunt, et nullo [...] testimonio / suffulta, ut plane / et evidenter cognos/ci potest, si atten/te perlegeris [...] ». A l'exception

et, à la page suivante,

Cet auteur raconte ce qui est favorable à son patron et cache ce qui s'accorde à la vérité historique.<sup>52</sup>

Il s'indigne plus loin du récit des exploits d'Offo, figure de ces premiers chrétiens anglais que l'auteur voudrait affranchis de l'action d'évangélisation de saint Augustin ; puis du traitement cavalier que réserve l'auteur au témoignage de Bède le Vénérable, dont les aspects favorables à Augustin sont systématiquement gommés. L'énergie de la ponctuation et la précision des citations qui font pièce au texte de Matthew Parker montrent l'intensité dans laquelle a été faite cette lecture, près de deux siècles après la parution de l'ouvrage.

### III. Un livre à soi.

Alors que les historiens ont souligné l'importance des pratiques de lecture et d'écriture dans la construction des identités collectives, il importe d'essayer de comprendre dans quelle mesure l'écriture sur le livre peut devenir une forme de l'expression de soi.

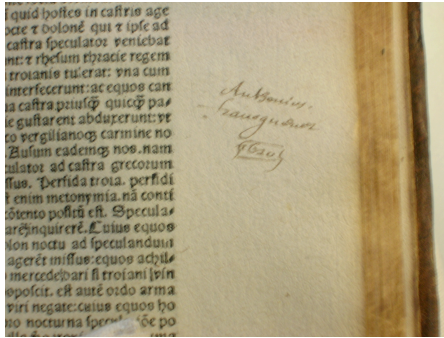
Les premières traces de ce processus résident dans les marques d'appropriation : prendre la plume, même maladroitement, pour affirmer la propriété d'un ouvrage est déjà construire un « sien ». Au-delà du moment de l'appropriation, la multiplication des « signes de soi » (signatures, dates) participent à l'affirmation du sujet, même si la signature récurrente peut également être un exercice d'écriture, un moyen de tromper l'ennui ou un marque-page dans l'avancement de la lecture (ill. 5). La répétition du nom sur la page de garde d'un ouvrage peut relever d'un exercice d'écriture, mais elle participe de l'affirmation de sujet. George Berkeley ne porte pas moins de soixante signatures sur son *Gradus ad Parnassum*, sous une forme complète ou abrégée

---

des sources contemporaines (saint Grégoire, Ranulphe de Mercie) et des historiens médiévaux (Bède le Vénérable, Jean Diacre, William of Malmesbury), les auteurs cités sont tous des historiens de la Renaissance anglaise, sauf John Whitaker (1735-1808), auteur d'une *Genuine History of the Britons asserted* (1772), dont le nom semble avoir été ajouté postérieurement, mais de la même main.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 7. « Narrat iste auc/tor quod suis favet patronis et cela[t ?] quod veritati Historiae consentit ».

(GBerkeley, Geo Berkeley), en monogramme (GB, <sup>G</sup>B), jeux d'écriture (en grec, de la main gauche ou en colonne), à l'encre ou au crayon<sup>53</sup>.



Ill. 5. Signature marginale sur les *Métamorphoses* d'Ovide (Paris, 1513, CCI, C 387).  
Signatures répétées sur le *Pseautier* de Le Maistre de Sacy (Paris, 1674, CCI, B 1358).

Parmi les annotations copiées sur les espaces liminaires se révèlent parfois des bribes d'intimité. L'exercice codifié du recueil d'*adversaria* ménage la possibilité de la construction d'un espace d'écriture propre, où le choix des extraits participe à la construction de l'identité individuelle<sup>54</sup>. Les dernières pages du *Pseautier* de Le Maistre de Sacy (du bas de la dernière page imprimée au contre-plat supérieur) sont ainsi couverts de notes d'un scripteur anonyme<sup>55</sup>. Si l'on y retrouve des extraits de lectures suivies, la plupart des citations forment un ensemble qui n'est unifié que par sa tonalité générale, particulièrement sombre. Les méditations sur la condition humaine du pseudo-Bernard (*Post hominem vermis, post vermem foetor, et horror sic in non hominem, verbitur omnis homo*), les paroles d'Isaïe (« Un court instant je t'avais délaissée... Débordant de fureur, un instant, je t'avais caché ma face... »), le commentaire d'une formule de saint Jérôme, *Lumbis patris habere se putat digitos grossiores*, qui désigne

<sup>53</sup> Il reste cependant difficile de départager l'écriture du fils de l'évêque de celle de son cousin du même nom, voire de ses frère et cousin William, dont l'initiale du prénom latinisé est également G.

<sup>54</sup> E. Déculot, *Lire, écrire, copier, op. cit.* et J.-M. Chatelain, « Les recueils d'*adversaria* aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles : des pratiques de la lecture savante au style de l'érudition », in F. Barbier (dir.), *Le Livre et l'historien. Etudes offertes en l'honneur du Professeur Henri-Jean Martin*, Genève, 1997, p. 169-186.

<sup>55</sup> CCI, B 1358. Le Maistre de Sacy, *Le Pseautier traduit en françois avec des notes courtes tirées de S. Augustin*, Paris, Hélie Josset, 1674. L'ouvrage a appartenu au séminaire anglais de Paris et à un Michael O'Keefe, qui est probablement le boursier présent au Collège en 1825 (CCI, Archives, A2.d7, « Registre de paiement des élèves et professeurs... », signature p. 24).

ceux qui se croient supérieurs à leurs pères, une prière tirée des Psaumes dans la traduction même de l'ouvrage (« Seigneur mettez une seure garde a ma bouche, et une porte a mes levres »), une invocation (*Da mihi Deus, ut et te, et me cognoscam*), une variation sur un aphorisme de Varron, « c'est souvent une folie d'être sage contre tous » montrent que le scripteur utilise ces dernières pages comme une table de méditation, un exercice de sagesse personnelle<sup>56</sup>.

L'analyse des *marginalia* (*stricto sensu*) comme écriture de l'intime pose d'autres problèmes. L'idée selon laquelle ils seraient l'expression de la vie intérieure du lecteur, dans sa spontanéité, n'est pas tenable<sup>57</sup>. Si le dialogue avec le texte peut alimenter la réflexion sur soi, le lecteur est toujours pris dans une structure qui lui impose de tenir compte d'un public implicite d'un futur lecteur. Lorsque Joshua Berkeley annote le *Gradus* d'un « Gradus by which Mr J. Berkeley ascended to the summit / of Parnassus », qu'il confie à ses marges ses premiers poèmes, qu'il ajoute son prénom à la liste des *Poetae illustrae*, à côté de Virgile, Homère, Tibulle et quelques autres, on ne peut oublier que l'ouvrage n'est nullement une bulle d'intimité où se construit un poète en herbe, mais une scène partagée sur laquelle se représente un jeune *ego*<sup>58</sup>. Cette triade est encore plus manifeste dans les ouvrages savants, dans lesquels le scripteur peut se présenter explicitement comme un rival de l'auteur, s'adressant à un lectorat (*Candide lector*) qu'il s'agit de convaincre.

Plus que les livres abondamment postillés, c'est l'annotation rare ou unique qui contribue à la réflexion. L'intervention manuscrite peut dans ce cas être vue comme le signe que l'irruption du texte dans la sphère de l'expérience personnelle a été suffisamment forte pour pousser le lecteur à prendre la plume. « Et fit bien », annote ainsi le lecteur de la *Suite de l'histoire universelle* de Bossuet au récit de la vie de Don Pedro, roi du Portugal, qui « pour ne laisser dans les causes de ses sujets aucun lieu au pouvoir de l'éloquence, bannit les avocats de son royaume »<sup>59</sup>. Seule note du volume,

---

<sup>56</sup> Respectivement Pseudo-Bernard, *Meditationes piissimae*, III, 8 (« Après l'homme le vers, après le vers la puanteur et l'horreur, Ainsi tout homme devient non homme »). Is. 54, 7-8. Saint Jérôme, Epître 82 à Théophile. Ps. 141, 3. *In multis contra omnes sapere, desipere est*, dans la traduction de Charles Chappuis (le scripteur écrit : « contra multos sapere, desipere est »). On y trouve également des notes sur un ouvrage du jésuite Bellarmin, le *De Controversiis Christianae fidei adversus huius temporis haereticos*, plus particulièrement la dissertation *De Romani pontificis Ecclesiastica Hierarchia*, dont il tire sept extraits.

<sup>57</sup> Voir les réflexions de H. J. Jackson, *Marginalia*, *op. cit.*, p. 99.

<sup>58</sup> CCI, B 1010, p. 242, 279, 564.

<sup>59</sup> CCI, B 361.

elle apparaît comme la réaction épidermique du lecteur que le texte touche à un point sensible.

A quelques exceptions près, les ouvrages annotés du fonds ancien du Centre culture irlandais sont d'un intérêt que l'on pourrait qualifier de « moyen » : tout en offrant plus que quelques soulignements, ils ne renferment pas de notes de grande valeur intellectuelle. Isolés, ils ne retiendraient guère l'attention du chercheur. C'est dans leur confrontation, plus que dans l'analyse exhaustive de chacun d'entre eux, que tient la substance de cette étude. Elle permet de mettre en évidence les *habitus* communs de ces lecteurs plume à la main, inculqués pour une bonne part par les structures scolaires et l'imitation des dispositifs typographiques. Elle distingue également les possibilités offertes aux groupes (savants, jeunes, jansénistes) de s'emparer de ces outils graphiques pour construire une sociabilité du livre. Elle montre enfin la capacité des acteurs à ménager dans cet espace si contraint, des formes d'expression de soi.